

de la Havane, l'auteure nous présente ses impressions ainsi que différents personnages qu'elle interview, et tente de nous offrir une interprétation équilibrée du contexte cubain, des situations et problèmes auxquels font face ses habitants.

On découvre ainsi dans la première partie du livre, qui prend la forme d'un journal intime, les opinions de différentes personnes sur la manière dont fonctionnent, entre autres, la *libreta*, le carnet de rationnement alimentaire que possèdent tous les Cubains, le tourisme international, le système de santé, le blocus économique américain, et la «période spéciale en temps de paix» dans laquelle se trouve le pays depuis la chute du bloc de l'est. Les voix de certains sont favorables à Castro, le système qu'il maintient à bout de bras et les décisions qu'il prend, alors que d'autres y sont farouchement opposés et sont davantage critiques du régime. Il est ainsi intéressant de découvrir à travers un tableau impressionniste ces différentes opinions. Toutefois, l'auteure ne précise pas dans ces entrevues, qui ont été conduites lors d'un premier très court voyage sur l'île, qui sont ces personnes, comment elle les a connues, pourquoi elle les questionne, et dans quel contexte. De même, il est très surprenant de voir dans ces entrevues des Cubains critiquer ouvertement, et lors d'un premier entretien, le système devant une inconnue venant de l'étranger, compte tenu de la pression que la population subit face à la divulgation d'idées politiques divergentes de celles du Parti.

Dans la deuxième partie du livre, l'auteure nous explique divers éléments de l'organisation sociopolitique cubaine à travers son expérience d'enseignement de la littérature française à l'université de la Havane lors d'un séjour prolongé dans la capitale. Elle présente brièvement ce que sont le Parti communiste cubain (PCC), les Comités de défense de la révolution (CDR), la Fédération des femmes cubaines (FMC), la Centrale des travailleurs Cubains (CTC), l'Association des étudiants (FEU). Villanueva expose les paradoxes de ces institutions qui représentent le cœur du système politique cubain et un des éléments rassembleurs et mobilisateur principaux de la population, tout comme ils sont des instruments de surveillance et de discipline de l'État sur ses habitants afin de s'assurer de leur loyauté à la révolution. L'auteure nous parle aussi de la place de plus en plus importante qu'occupe la religion à Cuba, où se mêle la *santería* au catholicisme, et de l'inconfort de l'État par rapport à ce nouveau phénomène. Elle aborde aussi la question des médias et de l'information, à travers entre autres les tables rondes télévisées quotidiennement et les tribunes ouvertes hebdomadaires organisées par le gouvernement qui offrent un lieu où des questions d'actualité politique sont traitées à la lumière de l'idéologie révolutionnaire et des positions de Castro. La crise économique et ses impacts pour la population sont aussi abordés à travers leurs aspects quotidiens, dont le système de monnaie à trois niveaux (dollars américains, monnaie convertible cubaine et pesos), et la prostitution à laquelle trop d'hommes et de femmes de tous âges et milieu social se dédient afin de subvenir à leurs besoins.

Le livre nous offre enfin une mise en commun d'expériences circonstanciées vécues par l'auteure, telle que sa

participation à une exposition littéraire, un colloque de psychiatrie, et son expérience du passage de l'ouragan Michelle. Ces récits se présentent sous forme de chroniques personnelles et nous informent sur d'autres volets de la vie à Cuba, bien qu'ils soient parfois répétitifs. Quelques photos, ainsi que des informations anecdotiques, comme par exemple les messages de propagande d'État qui se retrouvent sur les panneaux routiers, ponctuent le livre. Cet ouvrage représente ainsi un condensé intéressant d'histoires et d'informations plus approfondies contemporaines sur Cuba relaté dans un style facile à suivre. Toutefois, l'auteure garde une vision encore trop romantique de l'île, souvent idéalisée et naïve des enjeux en cours. Une explication du parcours de l'auteure, des raisons de son intérêt pour Cuba et de son séjour aurait éclairé davantage la position du livre et son manque d'analyse scientifique. Le tableau que dresse Villanueva aurait aussi pu être complété par davantage d'information sur, par exemple, la place de l'environnement au sein de la révolution, des ONG nationales et internationales par rapport aux questions de démocratisation, ainsi que du rôle du gouvernement local dans le processus de décentralisation. Malgré ces réserves, les lecteurs ne connaissant pas Cuba et cherchant à découvrir ce pays autrement que par les livres d'histoire à travers un récit d'événements vécus y trouveront sans doute leur compte. L'ouvrage recèle de nombreux détails intéressants et représente un portrait assez juste de Cuba. Ce livre a aussi le mérite de présenter une vision locale de la vie à Cuba que l'on retrouve encore trop peu dans la littérature et qui doit être développée davantage.

---

**Martine Piquet**, *Australie Plurielle. Gestion de la diversité ethnique en Australie de 1788 à nos jours*, Paris : LHarmattan, 2000, 253 pages.

Recenseur : *Etienne Carbonneau*  
Université Laval

Paru chez LHarmattan dans la collection «Racisme et Eugénisme», *Australie Plurielle* de Martine Piquet propose l'histoire des rhétoriques biologisantes qui stigmatisent l'Australie d'idéologies, politiques et pratiques racistes depuis sa colonisation en 1788. Il s'agit d'un ouvrage dont l'objectif est de mettre au jour, par le biais d'évidences statistiques et documentaires, les étapes trop souvent rudes de la négociation de l'identité australienne. On y traite de la xénophobie des Blancs envers toute «pollution raciale provenant d'humains inférieurs» qui caractérisa l'établissement de la colonie britannique – et persiste toujours dans un certain discours politique – jusqu'aux revendications territoriales aborigènes fondées sur la fragile preuve orale et picturale de leur permanence sur un territoire spolié. Ce livre constitue un document pertinent pour qui s'intéresse à la constitution problématique de nations et d'identités dans un contexte politique et

social évoluant non sans heurts, dans un spectre idéologique qui oscille de l'eugénisme racial au pluralisme ethnique.

*Australie Plurielle* aborde trois périodes historiques correspondant aux trois parties de l'ouvrage. Au plan de la construction de l'argument, ceci permet de distinguer les étapes-clés des rapports entre les ethnies et les classes qui ont marqué le développement économique, politique et démographique de l'île continent. Bien que ceci produise occasionnellement un effet de discontinuité pour décrire une réalité suivie, le procédé didactique en est efficace et les références dans les derniers chapitres aux propos tenus dans les chapitres précédents corrigent en fin de lecture cette impression initiale.

La première partie intitulée «La Période Coloniale» s'ouvre sur un chapitre abordant «le bagage racisant européen». Celui-ci vise sinon à expliquer, du moins à mettre en contexte l'idéologie colonialiste britannique, par extension occidentale. Dans ce dessein, l'auteure résume en quelques pages près de 2 500 ans de pensée produite par l'occident sur l'Humain, d'Hérodote – que Piquet décrit audacieusement comme «l'un des premiers anthropologues» – aux penseurs du darwinisme social. On pardonnera à cette section probablement destinée aux lectrices et lecteurs novices dans le domaine de l'histoire de la pensée occidentale son caractère fort réducteur. Or, de telles prémisses sont incontournables; elles permettent d'introduire un sujet qui traverse l'ensemble des chapitres, soit la conviction de la supériorité blanche en Australie sur laquelle «allait se construire le mythe de l'homogénéité de la nation australienne». Les chapitres qui bouclent la première partie sont construits selon une même structure et abordent tour à tour les situations des «Aborigènes», des «Asiatiques» puis des «Kanaks» au temps de la colonisation. En somme, Martine Piquet montre que dans un contexte où ces «étrangers» sont toujours des sous-humains, l'élite britannique considérera qu'il vaut mieux les éliminer simplement, les confiner au statut de «main d'œuvre à bon marché» ou encore les gérer via un étroit contrôle de l'immigration. Ainsi, l'élite répond à «la menace» qui pèse sur le caractère blanc de la terre des «Britanniques des mers du sud».

De manière plus spécifique, le deuxième chapitre portant sur la question des Aborigènes australiens s'attarde à montrer les «effets destructeurs de la colonisation». Les lectrices et lecteurs y sentiront la profondeur du mépris envers les peuples et cultures aborigènes dont font preuve les colonisateurs britanniques. Motivés par la certitude scientifique d'une supériorité raciale, les actes tels les raids préventifs et des épisodes d'éliminations massives commis par les pionniers britanniques sont décrits sans ambiguïtés. Bien que les quelques occurrences de résistance recensées aient permis à une minorité de survivre physiquement et culturellement, elles auront aussi eu pour effet de rendre les Aborigènes encore plus vulnérables et divisés. Toutefois, et il s'agit d'un point fort de son argumentation, l'auteure se base sur l'existence de divers programmes et politiques voués à l'assimilation des Aborigènes parallèlement à ces événements pour indiquer que la violence de la colonisation ne répondait pas à un projet génocidaire programmé.

Pour Piquet, il réside plutôt au cœur de l'épopée coloniale une volonté de transformer en «sujets britanniques» les humains qui se trouvent sur le territoire approprié.

Dans le même esprit, Piquet montre dans les troisième et quatrième chapitres abordant l'attitude britannique envers les minorités immigrées comment s'est développé et entretenu le racisme dans la colonie australienne. Ces chapitres sont l'occasion de montrer l'existence de cette attitude dans de nombreuses législations visant à réguler l'immigration massive et le travail de ressortissants non-britanniques dont les Asiatiques et Kanaks sont les tristes emblèmes. Par exemple, on évoque une série de mesures restrictives, tels que tarifs et quotas d'immigration, qui furent prises pour limiter l'invasion par une «main d'œuvre docile et bon marché». S'inspirant des documents légaux du 19<sup>ème</sup> siècle et de l'esprit général de la presse écrite, Piquet suggère que l'argument racial, plus qu'économique ou démographique, régnait dans les propos et sentiments aux sources des mesures anti-asiatiques et anti-kanaks. Cette idée, ancrée dans l'idée d'une hiérarchie des races, est particulièrement bien exposée dans le chapitre dédié au cas des insulaires du Pacifique. On y explique que la présence de travailleurs kanaks dans les régions humides et dans les plantations de canne à sucre allait de soit. Ceux-ci étaient les représentants d'une espèce humaine qui, par essence, était à la fois docile et bon marché, sans oublier son endurance au labeur sous la chaleur humide.

Cette première partie concernant la période coloniale se conclut par un retour sur l'idéologie en vogue dans le monde occidental. Celle-ci consistait à catégoriser les peuples selon la race et infléchissait le degré de sympathie exprimé par les Blancs envers les Autres. Piquet situe les fondements du projet de société que fut «l'Australie blanche» en cette idéologie et s'affaire à décrire la forme particulière qu'elle prit dans ce pays.

Dans les deux chapitres qui forment la seconde partie de l'ouvrage, Piquet décrit de manière informée le climat social dans lequel se constitue l'Australie en tant que fédération, puis les positions ambiguës de la nouvelle Australie unifiée en ce qui a trait à l'immigration. Plus en détail, le premier chapitre montre que dans l'esprit populaire, l'idée selon laquelle «l'unité de la race était une condition absolue à l'unité de l'Australie» faisait consensus. La période précédant la fédération fut en ce sens caractérisée par des mesures directes d'exclusion ou d'expulsion de catégories de migrants. La définition de la forme et du contenu de ces mesures était par ailleurs laissée à la discrétion des colonies du territoire. Par ailleurs, dans le contexte de l'Australie fédérée, le pouvoir en place a choisi d'adopter une législation de restriction plus indirecte – plus insidieuse comprend-on à la lecture du livre – afin d'éviter les ennuis diplomatiques. Ce contexte orientera le développement d'une législation nationale fondamentalement raciste, particulièrement en ce qui a trait à l'immigration. Par exemple, la célèbre épreuve de la dictée éprouvée par certaines colonies fut adoptée à plus grande échelle par la Fédération dans un éventail de formes et d'intentions répressives que l'auteure

décrit longuement. L'exploration des rhétoriques politiques au sujet de l'emploi et des marchés de même que des politiques d'immigration changeantes au gré de l'opinion publique ajoute à l'intérêt de cette section dense en citations et exemples.

Martine Piquet aborde aussi de manière originale la question des Aborigènes dans le contexte de l'Australie blanche. Elle décrit l'attitude de la classe politique envers eux comme une «tentative de gestion de la disparition de la race aborigène». Leur destin étant scellé par l'Histoire, si on ne peut généraliser le traitement que chaque clan reçut des autorités politiques ou des grands propriétaires, «tous pourtant, avance Piquet, furent victimes d'un système législatif qui consacrait leur infériorité et leur déniait la reconnaissance des droits de l'Homme les plus élémentaires». Sa description des rapt d'enfants aborigènes effectués jusqu'en 1970 afin d'en faire de «bons Blancs» reflète malheureusement bien cette idée.

L'imaginaire de l'Australie blanche, relate Piquet, à mi-chemin entre le racisme et la paranoïa, fut frappé de plein fouet par l'attaque japonaise des côtes nord du continent par les Japonais en 1942. Suite à cet événement, la question de la population prit une importance renouvelée. Piquet décrit cette époque floue durant laquelle l'Australie dut confronter ses politiques xénophobes à ses intérêts stratégiques. Elle décrit cette époque comme étant caractérisée par l'adoption successive de politiques officielles d'assimilation et par une certaine ouverture à une notion peu développée d'intégration. Ce contexte allait finalement permettre le développement d'un regard critique sur les pratiques et politiques australiennes. La question des Aborigènes refait surface à ce moment dans l'exposé. Piquet montre que c'est dans ce contexte de critique que les Aborigènes ont d'abord reçu une certaine reconnaissance de droits et atteint une égalité dans les faits. En témoigne la disposition de 1965 qui établissait l'égalité des salaires dans les exploitations d'élevage où bon nombre d'Aborigènes étaient confinés. Par contre, elle note que même dans cette nouvelle ère de l'intégration des minorités qui commençait, les «clauses échappatoires» dans de telles politiques n'étaient pas rares. Un exemple de celles-ci est la clause sur les «travailleurs lents» qui ponctue la disposition sur l'égalité salariale... Comme quoi la politique de l'Australie blanche n'était pas chose du passé dans la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Une pléthore de remarques de la sorte assaisonne l'ouvrage d'éléments frappants qui rendent la lecture de cette seconde partie passionnante.

Alors que les deux premières sections situent les grands courants idéologiques au cœur des politiques et pratiques en matière de gestion de la diversité culturelle en Australie, la troisième partie s'ouvre sur un axe différent. L'auteure nous entretiendra dans cette section finale sur les influences qu'ont eu les partis, voire les hommes politiques au pouvoir, dans les nouvelles positions officielles concernant les questions des minorités et de l'immigration. Le premier chapitre fait en ce sens l'histoire de la politique multiculturaliste de l'Australie à la lumière de ces influences. Derrière une certaine lourdeur induite par un nombre important de citations et de références

qui peuvent étourdir les lectrices et lecteurs non-initiés au système politico-électoral australien et son histoire récente, ce chapitre a l'avantage de bien montrer en quoi d'une part des ruptures idéologiques s'effectuent pendant la montée de l'idée du multiculturalisme alors que d'autre part certaines tensions eugénistes perdurent. Ceci eut pour effet et résultat de créer un contexte dans lequel partisans et négateurs du multiculturalisme se succédèrent au pouvoir. Piquet montre qu'encore à cette époque, le principal facteur qui fait varier l'opinion publique en ce qui a trait au multiculturalisme est bien l'état de l'économie nationale. En guise d'exemple, le parti travailliste au pouvoir durant la crise économique du début des années 1980 dut réviser ses positions axées vers la mise en pratique du multiculturalisme en coupant dans ses programmes clés du domaine de l'intégration des minorités. Ce fait confirme que la position de l'État sur les questions relatives au multiculturalisme en Australie, jusqu'à récemment, relève plus de stratégies économiques et électoralistes que d'une véritable position éthique, du moins en ce qui concerne l'identité politique et les stratégies diplomatiques australiennes. Le second chapitre appuie ainsi cette assertion avec la description de certains faits concernant les législations contemporaines sur les droits d'asile.

Le troisième et dernier chapitre de cette partie est consacré à la situation des Aborigènes au temps du multiculturalisme. L'autodétermination, la réconciliation et la réparation y sont les trois éléments discutés en profondeur. De la même manière dont furent abordées les situations des autres minorités des colonies, puis de la fédération australienne, Piquet discute de la question aborigène surtout à partir de la perspective des lois, décrets et débats politiques la régissant officiellement. Bien que l'argumentaire soit en continuité avec le style développé au cours de l'ouvrage, il aurait été souhaitable d'ancrer davantage les propos dans les discours exprimant les revendications soulevées par les Aborigènes et les groupes les supportant. Il n'en demeure pas moins que l'ensemble de la troisième et dernière partie de cet ouvrage constitue une source de données importante et articulée habilement qui mène au constat qu'en Australie, bien que dans l'opinion publique et les programmes politiques l'idée du multiculturalisme ait bien fait son nid, la réalité des populations historiquement exclues de la constitution de la nation demeure déplorable, celle des Aborigènes faisant particulièrement triste figure.

En somme, Piquet signe un ouvrage admirablement documenté bien que parfois lourd de statistiques et de citations. Il offrira aux lectrices et lecteurs du milieu académique une excellente introduction à la question de la diversité culturelle telle que gérée du point de vue d'une rationalité politique issue du régime britannique, mais dont la particularité australienne reste le point focal. On déploiera en ce sens que les quelques passages comparant ces questions avec les situations étasuniennes et canadiennes ne soient pas plus développés. Par ailleurs, les lectrices et lecteurs en général y trouveront un document qui relate une histoire peu racontée qui est celle des

incidences et contrecoups contemporains du choc de la rencontre passée entre deux mondes éminemment différents.

---

**Béatrice Kasbarian-Bricourt**, *Les Amérindiens du Québec. Les héritiers de la Terre-Mère*, Paris : L'Harmattan, 2003, 117 pages.

Recenseur : *Martin Hébert*  
*Université Laval*

La première chose qui frappe le lecteur de cet ouvrage est la disjonction importante et évidente qui existe entre les intentions explicites de son auteur et la présentation qui y est faite des sociétés amérindiennes. D'entrée de jeu, l'auteur affirme, en parlant des pages qui viennent que «Ces incursions dans le monde amérindien n'entendent pas se payer de phrases creuses; elles essaient de dépouiller les non-indiens de leurs idées reçues et de leurs certitudes face au plus affolant mystère, celui de la nature que les Amérindiens tutoient quotidiennement» (p. 7). En quatrième de couverture on nous annonce, dans une formulation également un peu énigmatique, que l'ouvrage vise à souligner «les valeurs initiales des Amérindiens» et de les «prendre en compte». Or, dès le premier chapitre du livre, force est de constater que la montagne iconoclaste et porteuse d'une meilleure compréhension des réalités autochtones promise n'accouche, en fait, que d'une monographie à tiroirs.

Ce premier chapitre de mise en contexte est, par ailleurs, truffé d'erreurs factuelles qui se succèdent à un rythme tel qu'il n'est plus justifié de parler de simples coquilles. L'auteur nous apprend, par exemple, que «de nombreux historiens» soutiennent la thèse d'une traversée du détroit de Behring «il y a 10 millions d'années» (p. 9), qu'il existerait une famille culturelle «iriquoïenne» (p. 10), que les Cris du Québec ne compteraient que «1 200 personnes» (p. 11), qu'il existerait une «tribu» d'«Hurons-Wandats» (p. 11), de même que les Français seraient arrivés au Québec en 1648 (p. 12). Malheureusement, le rythme des erreurs factuelles, approximations et coquilles en tous genres ne s'atténue pas au fil des chapitres.

Le chapitre de mise en contexte, de même que le titre du livre, nous annoncent qu'il sera question des Amérindiens du Québec. Cependant, on constate une fâcheuse tendance du texte à oublier de prendre en compte les limites de l'aire géographique dont il est question et à dévier sur des affirmations qui frisent l'absurde; par exemple lorsque l'on apprend que «pour leur habitation les Amérindiens du nord utilisent des matériaux adaptés à leur environnement tels [...] les feuilles de palmier» (p. 15). Il est également question de consommation d'avocats pour contrer les carences vitaminiques (p. 36), ou de «pulpe de cactus» comme source d'eau (p. 37), de chasse au bison (p. 51), de *potlatch* (p. 65), ou encore de peyotl (p. 101).

Contrairement à ce que le titre du livre pourrait laisser croire, l'unité de cette présentation n'est donc pas géographique. En bout de ligne, et malgré les ambitions humanistes

de l'auteur, le fil conducteur de cet ouvrage demeure une quête et une mise en vitrine de l'exotique. L'auteur exhibe des pratiques qu'elle qualifie de «curieuses» (p. 26 et p. 67) sans les lier à des systèmes de sens. Elle s'attarde sur les pratiques sexuelles, la préparation des scalps, les poupées aux attributs phalliques, les lambeaux de chair qui pendent dans les rituels d'automutilation et pratiquement tous les autres tropes qui faisaient retrousser les orteils aux lecteurs de récits de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'auteur tente de légitimer son intervention et de s'attribuer une position d'autorité en écrivant que «si, pour les habitants de l'Amérique du Nord il est difficile d'être objectif lorsqu'on parle des premiers habitants de cette partie du monde, il en est tout autrement pour les Européens» (p. 7). Outre le fait que les bases épistémologiques de cette affirmation soient pour le moins douteuses, il semble clair dans le cas présent que la distance par rapport au sujet discuté n'a pas porté les fruits promis par l'auteur. À nombre de pages comparable (c'est-à-dire environ une centaine), les lecteurs cherchant une introduction aux réalités amérindiennes du Québec qui soit au diapason des perspectives théoriques et méthodologiques actuelles et non à celui d'un exotisme malsain et dépassé auraient tout avantage à commencer leur exploration par des publications comme *Mythes et réalités sur les peuples autochtones* de Pierre Lepage (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec, 2002) ou lire quelques chapitres d'un ouvrage d'Olive Patricia Dickason.

---

**Kenneth M. Bauer**, *High Frontiers: Dolpo and the Changing World of Himalayan Pastoralists*, New York: Columbia University Press, 2004.

Reviewer: *Sharon Hepburn*  
*Trent University*

In *High Frontiers*, Bauer presents an ecological history of Dolpo, a remote region in the high Himalaya just south of the border between Nepal and the Tibet Autonomous Region (China). He traces developments in the lives of Dolpo agro-pastoralists through the changes wrought by successive political waves in both Nepal and China. Although Bauer's work grew out of his training and work in ecology and development, particularly for the WWF in Nepal, it is also based on ethnographic research in Dolpo from 1996-97, and archival work on the histories of Nepal and Tibet. The fruits of this multidisciplinary methodology and approach are readily apparent in this account of social adaptation to political and ecological change that takes full account of wider processes, yet remains rooted in the details and conditions of daily life. For anthropologists, the book offers an interesting and highly readable account of the effects of large-scale transnational and state processes on the daily lives of people concerned with yaks, trade and wresting crops from the steppe.